

XYZ. La revue de la nouvelle

Wakanomiya

Christopher Blasdel



Numéro 125, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blasdel, C. (2016). Wakanomiya. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 55–60.

Wakanomiya

Christopher Blasdel

UN RAIDILLON gravillonné partant de Nara menait, par la montagne, à la porte d'une cabane en bois entourée d'arbres. Les derniers rais du soleil couchant filtraient à travers les murs de la structure, éclairant légèrement une silhouette solitaire en plein recueillement.

Il savait, par les activités du village, qu'ils étaient en pleins préparatifs pour venir le chercher. Après tout, c'était l'époque de l'année : les récoltes avaient été rentrées, le bois de chauffage coupé et stocké, et la ligne de gel descendait petit à petit vers la vallée. Bientôt, les nuits se refroidiraient fortement et il avait déjà remarqué que ses visiteurs — le peu de personnes venant à lui — s'habillaient plus chaudement et se déplaçaient d'un bon pas à travers la forêt. Il savait aussi que leur nombre augmenterait les jours suivants, jusqu'au soir où ils s'en viendraient tous munis de leurs flambeaux et de leurs consignes officielles.

Bien qu'il ne rejoignît la vallée qu'une fois par an, on eût dit qu'il faisait cela depuis des lustres. À cet instant, toutefois, il n'arrivait pas exactement à se rappeler pourquoi. Chaque année, avant le commencement de son voyage, il reconnaissait les sons et les odeurs qui remontaient par le versant de la montagne depuis le village. Les villageois préparaient les festins et les spectacles. Cette partie, il s'en souvenait très bien : elle lui était destinée.

Durant ces journées d'attente, il se rappelait souvent ce qu'avaient été les précédents banquets : les tablées où l'on trouvait ce que le village avait de mieux à offrir, du poisson acheminé depuis des côtes lointaines, des noix et des champignons de la forêt, des sacs de riz de première qualité, des

fruits d'hiver frais, des gâteaux aux couleurs vives et de gros tonneaux de saké du cru. Les mets étaient toujours succulents et les villageois s'efforçaient de placer chaque portion sur des plateaux individuels en tendre bois de cèdre, soigneusement décorés de rubans rouges, blancs et dorés. Puis ils les apportaient, en grande pompe, afin de les disposer devant lui. Jadis, il s'était fait dire par les vieux que c'était la nourriture de ses ancêtres, concoctée pour lui chaque année, sur un feu allumé spécialement pour lui à partir de copeaux de pin allumés par friction à l'aide d'un arc à feu et d'un foret.

L'espace qu'on lui fournissait pour son séjour au village était toujours le même : une surface herbeuse, à mi-chemin entre la montagne et le village, bordée de vieux pins et de tentes neuves montées à la hâte. Depuis son poste d'observation, qui faisait face au sud, il lui était possible de voir le soleil se lever sur son refuge de montagne et se coucher sur le village en contrebas. Il jouissait aussi d'une bonne vue sur les villageois qui venaient le saluer. Il y avait les enfants qui le considéraient avec une crainte mêlée d'admiration, les garçons et les filles au visage rougeaud, trop occupés à se reluquer pour remarquer quoi que ce soit d'autre, les marchands du village essayant de se donner un air pieux et les anciens tout ratatinés qui semblaient être les seuls à le remarquer. Il adorait regarder les gens, être en leur présence, même si cela faisait longtemps qu'il ne reconnaissait plus les visages : il ne lui était accordé qu'une courte période de temps — une journée et une nuit — pour être parmi eux.

Au fil des années, cependant, il avait remarqué des transformations progressives chez les villageois : des changements qui le rendaient heureux, mais qui représentaient aussi une source d'inquiétude. Certes, ils semblaient plus satisfaits qu'auparavant. Ils étaient bien nourris et personne d'entre eux ne contemplait sa nourriture avec voracité, comme cela avait été si souvent le cas dans le passé. Leurs vêtements étaient aussi d'une qualité supérieure. Il était stupéfait des nombreuses textures de leurs étoffes, douces, colorées et

56 ornées de motifs finement ouvragés. Avant, seuls les prêtres

et les propriétaires terriens les plus fortunés pouvaient se permettre de telles tenues, mais à présent même les villageois semblaient jouir de somptueux habits.

De même, il admirait leurs visages qui embellissaient de plus en plus : des nez allongés, de fines lèvres, et des sourcils arqués en une expression qui semblait avoir gagné en sagesse d'année en année, ainsi qu'en joie de vivre. En dépit de leurs rires et de leur joie, néanmoins, il ressentait chez nombre d'entre eux un sombre et profond mécontentement. Il aurait voulu accorder davantage de réflexion à cela — eux-mêmes le remarquaient-ils ? Il brûlait de sonder leurs cœurs pour voir s'il pourrait y découvrir certains indices, mais il avait perdu cette capacité depuis bien longtemps. Ou peut-être bien que c'étaient eux qui étaient privés de cette aptitude à devenir transparents face à son regard.

Ses pensées se tournèrent vers l'ancienne musique orchestrale qui serait jouée pour lui sur l'arène herbeuse. Son cœur s'accéléra soudainement pour imaginer le son apaisant des flûtes hichiriki et shō qui accompagnerait sa descente vers la vallée. La musique des flûtes, des tambours et des roseaux stridents l'enchantait toujours tandis qu'elle transperçait l'immobile nuit montagnarde et pénétrait au plus profond de la forêt. Écoutant attentivement, il pensait qu'il pourrait détecter plusieurs mélodies jouées à l'unisson, mais il s'agissait en fait du même air joué d'une manière un peu différente sur chaque instrument. L'accord des mélodies avait parfois pour effet de lui faire remonter le temps, lui rappelant les occasions, des années de cela, où plusieurs poètes se réunissaient pour réciter le même poème, de concert, mais sans la moindre synchronisation. Il résultait de cela que chaque mot résonnait, faisant ressortir son équivalent et embrouillant toute notion de linéarité temporelle.

Ces derniers temps, il avait entendu de nouveaux sons dépourvus de sens, lesquels le désorientaient d'une manière différente. Ces sons ne provenaient pas des musiciens jouant ses chants, mais semblaient émaner des récipients de métal ou des perches installés le long de la sente. Ils étaient aigus, et

le rythme, bien qu'exécuté très rapidement et efficacement, provoquait un sentiment d'ennui pesant qui ne véhiculait aucun respect pour la dignité de son monde et pour les gens qui écoutaient. Pourtant, pensa-t-il, ces personnes paraissaient adorer ces tonalités tout comme elles avaient autrefois vénéré sa musique. Les sons de sa musique résonnaient dans sa mémoire longtemps après son retour dans son refuge de montagne, les autres étaient rapidement oubliés.

Après sa musique, ce seraient les danses, un autre de ses souvenirs chéris. Quatre jeunes hommes, vêtus des plus beaux costumes, faisaient la queue de manière solennelle devant lui sur l'herbe et prenaient place sur la scène. Avec des mouvements lents et précis, ils dansaient selon une chorégraphie harmonieuse, revivant des batailles et des histoires de contrées éloignées, si anciennes et lointaines que même les vieux ne parvenaient pas à se les remémorer.

Il se souvient cependant : chaque année la même danse, la même musique et le même sentiment pathétique. Les danses étaient jadis exécutées à la lueur des flambeaux, mais à présent de puissantes torches électriques blanches illuminent la scène. Ces lumières ont été installées pour voir plus facilement, mais ces temps-ci moins de gens semblaient prendre le temps de regarder, excepté les omniprésentes troupes de scribes qui enregistraient les événements à l'aide d'appareils tenus et pointés en direction des danseurs tels de petits canons. Ces scribes, toutefois, étaient dotés d'une très faible capacité de concentration et partaient souvent peu après le début de ces danses. Néanmoins, il se demandait si les danseurs ne dansaient pas pour eux-mêmes plutôt que pour lui.

Après la fin des danses et le lever du jour, il pouvait attendre la représentation théâtrale avec plaisir. Il imaginait acteurs et musiciens prenant place lentement sur la scène herbeuse devant le grand pin à côté de lui. Avec mesure, ils entamaient leurs psalmodies, leurs paroles étant une combinaison simultanée de narration et de chant. L'immobilité de leurs voix le calmait et il émanait une énergie vitale des mou-

masques, ces derniers semblaient lui parler directement : ils parlaient le même langage et connaissaient ses secrets. Leur jeu et leur danse le nourrissaient plus que n'importe lequel des mets de choix. Il avait décidé que même si le jeu et l'expression des villageois étaient peut-être devenus incompréhensibles, les acteurs étaient restés parfaitement transparents derrière leurs délicats masques de bois.

Le bruit produit par l'abattage du bois le tira de ses souvenirs. En effet, ils étaient en train d'abattre les pins odorants afin de fabriquer des torches pour la procession. Cela signifie qu'ils viendront ce soir, à minuit sonnant. Il était content de ce temps dégagé et de cette demi-lune qui illuminerait le sentier pour les villageois. Mais il faisait maintenant presque noir et il se rendit compte qu'il devrait bientôt se préparer, même s'il ne pouvait pas vraiment se rappeler ce qu'il était censé faire. Il adorait la musique, les victuailles, et la possibilité de se mêler aux villageois, mais le fait d'être emmené loin de son cadre habituel et transporté plus bas, invariablement, était quelque chose de déroutant pour lui, et il y aurait certainement d'autres changements qui l'attendaient de nouveau. Il y avait encore tant de choses auxquelles il devait penser, et l'on semblait tant attendre de lui.

Minuit approcha. Le bruit de la procession aux flambeaux sur le chemin de gravier menant à son refuge augmenta, leurs flammes se firent plus lumineuses. Soudainement, tout devint complètement sombre — aucun feu, aucune lanterne — et les villageois se rassemblèrent sans bruit devant sa porte, d'une manière solennelle. Il y eut un silence, et les hommes de devant, vêtus de robes blanches, se mirent à entonner un chant qui déclencha une vague nostalgie au plus profond de lui. C'était cette intimation, cet appel à la vie. Derechef, les torches de pin furent enflammées et les encensoirs allumés. Il entendit les portes de sa maison s'ouvrir, les sons produits par les flûtes et les tambours devenir plus forts et se mêler aux odeurs d'encens et de pin.

Puis il se souvient. C'est ce moment qu'il désire et attend : c'est l'instant où il rejoint le monde des vivants et des êtres aimés. 59

Tandis que la déité Wakanomiya est retirée de son sanctuaire de montagne et descendue dans les bras du grand prêtre, les villageois se réjouissent. Ils savent que le festival de cette année sera couronné de succès, que la récolte de l'an prochain sera abondante, et que si l'air vif de l'hiver les fait frissonner, ils peuvent s'abandonner à la chaleur de leur salon et regarder le reste de ce festival annuel à la télévision.

[1994]

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Marcel Morlat*